TOPIQUE DU CONFLIT GUERRIER DANS L'IMAGINAIRE ET L'IDENTITAIRE FRANCO-QUÉBÉCOIS :

Argumentation exploratoire

ABSTRACT

Dans ce bref article prenant prétexte de l'extraordinaire mobilisation des Québécois contre la guerre menée en Irak, l'auteur propose une réflexion en mode exploratoire sur la réticence apparente des Québécois d'héritage canadien-français à intégrer, à leur identitaire collectif, ce qui ressortit au conflit guerrier. En quelques pages, nous sommes conviés à une incursion au cœur du processus historique de construction du « Nous-Autres les (Franco)-Québécois », lieu profond de formation d'un imaginaire particulier de la guerre et du rapport à la guerre chez les Québécois.

Je ne me rappelle plus où j'étais, mais il faisait doux et je pouvais déambuler dans les rues en veston. À cette époque de l'année – février – c'était nécessairement à l'étranger. Au téléjournal de Radio-Canada, sur les ondes de TV5, on rapportait une extraordinaire mobilisation des Québécois contre les frappes anglo-américaines en Irak. La guerre venait en effet de débuter au pays de Sadam Hussein et, partout dans le monde, en Europe surtout, les réactions étaient fortes contre la décision des États-Unis et du Royaume-Uni d'envahir l'Irak avec ou contre l'assentiment de la communauté internationale. C'est toutefois au Québec, notamment à Montréal, que les réactions intempestives semblaient, toute proportion gardée, les plus étendues. Au dire des rapports de police, ils étaient en effet, dans l'hiver polaire du Québec, entre cent cinquante et deux cent mille personnes à défiler dans les rues de la métropole pour protester, fermement mais pacifiquement, contre la guerre menée sur les rives du Tigre. Si j'avais été à Montréal, baptisée pour l'occasion « capitale mondiale de la paix »[1], je me serais joint aux marcheurs. Mais là n'est pas la question qui m'intéresse. J'aimerais plutôt m'interroger sur les raisons à l'origine du fait que c'est à Montréal plutôt qu'à Londres, Washington, Paris ou Toronto, grandes capitales du monde, que l'opposition à la guerre contre l'Irak et les Irakiens s'est révélée, relativement parlant, la plus énergique et la plus massive. Cette question est prenante, car elle nous permet, sinon nous oblige, à réfléchir sur la place occupée par l'idée ou la perspective du conflit guerrier dans l'imaginaire et l'identitaire de ceux que j'appelle les Québécois d'héritage canadien-français.

Avant toute chose, il importe d'établir quelques garde-fous à mon argumentation. Bien que ce texte soit de nature exploratoire avec tout ce que cela suppose de spéculatif au regard des hypothèses émises, il demeure primordial de ne pas prendre des vessies pour des lanternes. Si je m'en tiens par exemple au cas des Québécois d'héritage canadien-français, ce n'est surtout pas pour laisser croire que, au Québec ou à Montréal, seuls les francophones ont participé aux marches contre la guerre en Irak, car cela est faux. En fait, les protestataires formaient un ensemble assez hétéroclite de personnes de toutes origines ethniques, conditions ou allégeances. De même, il faut se garder d'expliquer l'ampleur des démonstrations populaires à Montréal à partir d'hypothèses hyperboliques. Il se pourrait bien que les manifestations aient été importantes dans la métropole parce qu'elles ont été organisées avec doigté. On sait par ailleurs que la population originaire du Moyen-Orient est nombreuse et croissante à Montréal. De nouveau, il s'agit d'un facteur qui, solidarité culturelle, religieuse ou nationale aidant, a pu influer sur la participation des gens aux marches contre la guerre. Dernier point mais non le moindre, je ne crois pas un seul instant que les Québécois, et parmi eux les francophones, soient dotés d'une disposition naturelle au pacifisme qui excède celle que possèdent les membres d'autres cultures, nations ou collectivités. Soutenir pareille hypothèse reviendrait en effet à prétendre qu'il existe une « essence québécoise » dont l'une des composantes serait l'anti-militarisme. À mes yeux, rien n'est plus risible que d'essayer de définir l'« âme des peuples », car la présence d'un tel souffle est affaire d'affabulation.

Cela dit, il est clair qu'au sein de la constellation des références qui forment la culture historique des Québécois d'héritage canadien-français, la référence de la guerre, d'une part, et celle de la participation

JOCELYN LÉTOURNEAU

Jocelyn Létourneau est, à l'Université Laval, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire et en économie politique du Québec contemporain. Il vient de publier, en traduction anglaise, A History for the Future. Rewriting Memory and Identity in Quebec Today, McGill-Queen's University Press, 2004.

à la guerre, d'autre part, sont connotées négativement. À l'encontre de ce qui semble être le cas pour la culture anglo-canadienne d'héritage britannique,[2] l'épopée militaire du Canada n'est, au Québec, ni un facteur de cohésion nationale, ni un paramètre d'identité collective, ni un élément d'auto-représentation positive. On en veut pour preuve les livres offerts à la consommation populaire au sein des mondes anglophone et francophone du pays. Il s'agit d'entrer dans une librairie à grande surface du Canada anglais et se diriger vers la section « Canadiana » pour constater la place importante, parfois prééminente, qu'occupent les livres d'histoire militaire. Dans les librairies comparables du Canada français, et notamment au Québec, cette place centrale appartient à plusieurs genres parmi lesquels figurent rarement les ouvrages d'histoire militaire. Certes, depuis une dizaine d'années, l'histoire militaire faite en français a connu un développement considérable grâce aux efforts de plusieurs chercheurs de grande qualité.[3] Ceux-ci ont fait ressortir à quel point la participation des Canadiens français aux deux Grandes Guerres, par exemple, avait été significative. À côté des figures de l'Insoumis et du Déserteur, deux types identitaires particulièrement valorisés dans la mémoire collective des Québécois d'héritage canadien-français, la figure du Combattant a désormais acquis ses lettres de noblesse. On pourrait dire en fait que la restauration du Soldat missionnaire comme figure d'identification sympathique est chose avalisée dans l'imaginaire québécois contemporain, grâce notamment à l'impact favorable qu'a eu, sur les mentalités populaires, la présence de soldats francophones œuvrant dans des zones difficiles sous la houlette des Nations unies. Malgré cela, la figure du Militaire, encore associée dans la mémoire collective aux idées de soumission, de discipline, d'esprit de géométrie et surtout d'embrigadement, reste une référence négative, tout au moins problématique, chez les Québécois d'héritage canadien-français. La chose ne surprendra pas l'analyste attentif aux réalités franco-québécoises. Depuis fort longtemps en effet, l'insoumission, l'indiscipline et l'ambivalence — qui a bien peu à voir avec l'idée de symétrie ou de régularité — sont centrales dans l'imaginaire et l'identitaire canadien-français, si ce n'est dans la pratique politique et la tradition culturelle de ce groupement par référence. Le refus d'être embrigadé dans une cause monovalente ou un projet strictement focalisé est peut-être d'ailleurs ce qui caractérise principalement les Québécois d'héritage canadien-français. À travers l'histoire, ils sont nombreux — Français de la métropole et autorités ecclésiastiques, Britanniques et Patriotes, conservateurs et libéraux, fédéralistes et souverainistes — à avoir éprouvé l'aversion des Canadiens français et des Franco-Québécois pour s'enrôler dans un destin univoque.[4] On peut bien maudire cette façon d'être et de faire, comme le font aujourd'hui bien des politiciens et des académiciens qui s'impatientent de voir les Québécois se brancher une fois pour toute, le refus d'être enrégimenté dans un devenir univalent demeure prégnant chez les intéressés, comme une donnée incontournable de leur espace d'expérience et de leur horizon d'attente.

Certes, depuis une dizaine d'années, l'histoire militaire faite en français a connu un développement considérable grâce aux efforts de plusieurs chercheurs de grande qualité.[3] Ceux-ci ont fait ressortir à quel point la participation des Canadiens français aux deux Grandes Guerres, par exemple, avait été significative.

Que la guerre, qui réduit la liberté de (ne pas) choisir et suppose l'embrigadement inconditionnel des Conscrits à la cause d'un protagoniste au détriment de celle de son opposant, n'apparaisse pas comme une option séduisante pour les Québécois qui ne se reconnaissent surtout pas dans la figure de l'Engagé, ni d'ailleurs dans celle de l'Enragé, voilà qui n'étonnera pas. Mais là ne peut s'arrêter notre quête de sens pour comprendre l'opposition des Québécois à l'endroit des conflits armés en général et de la guerre d'Irak en particulier. Il faut encore saisir le mimétisme qui, dans cet identitaire et cet imaginaire, existe entre la représentation de Soi et la figure du Petit.

Historiquement, les Québécois d'héritage canadien-français ont eu tendance à se voir comme de Petits acteurs dans un monde orchestré par des Géants. Attention au mot « petit » ici, car il n'est pas synonyme d'insignifiant ou de sans importance. L'idée de Petit renvoie plutôt à l'image de celui qui, n'ayant pas par sa taille les mêmes attributs que ses voisins, peut compenser son manque de volume physique par un esprit d'ingéniosité et de débrouillardise sans pareil. On sait à quel point la qualité d'astucieux est associée — de manière abusive parfois, certains l'ont appris à leurs dépens ![5] — au type canadien-français devenu franco-québécois. Cela dit, la condition de Petit n'a pas que des avantages. Le Petit vit en effet le risque continuel d'être tassé, compressé ou reclus, à moins que ce soit celui d'être incorporé, enchâssé ou assimilé. Dans les deux cas, le résultat est le même : il est marqué par la possibilité de disparaître ou d'être écrasé, sinon de s'écraser lui-même.[6]

L'identification des Québécois d'héritage canadien-français à la figure du Petit les rend particulièrement disposés à se rallier, par solidarité de condition, à la cause des Écartés du monde, soit ces Sujets collectifs qui, pris dans le collimateur des Puissants de la terre, risquent la relégation ou l'anéantissement. Or, on sait à quel point la guerre d'Irak a impliqué un pays dont il était évident qu'il ne pouvait faire long feu devant la force extraordinaire de son opposant, la coalition anglo-américaine. Pour nombre de Québécois observant la scène irakienne, la pièce politique en train de se jouer était on ne peut plus claire, classique et inégale : d'un côté Bush et Blair personnifiant une espèce de Goliath à deux têtes, de l'autre le peuple irakien incarnant David. Évidemment, ce n'était pas Sadam et ses sbires qui, aux yeux des Québécois, faisaient pitié et méritaient grâce. C'étaient les Irakiens qui, pris sous le feu des uns ou des

autres et déjà victimes d'une longue liste de tourments économiques et politiques, *un peu à la manière* des Québécois,[7] risquaient d'être les pauvres petits perdants d'une lutte entre mécréants — impérialistes d'un côté et fascistes de l'autre. Le choix des termes et des images descriptives est ici important. La triade sémantique des trois P : Pauvres Petits Perdants, est en effet l'un des plus puissants topiques à structurer l'imaginaire et l'identitaire des Québécois d'héritage canadien-français. Elle s'oppose à une autre triade sémantique, celle des trois G : Gros Grands Gagnants, qui est son envers exact et qui constitue en quelque sorte le miroir négatif de ce que le Québécois type est réputé être. Voilà pourquoi la représentation du « Nous-Autres les Québécois » a tendance à s'élever sur l'association syntagmatique suivante :

$$\frac{\text{Nous}}{\text{Autres}} = \frac{\text{Pauvre Petit Perdant}}{\text{Gros Grand Gagnant}}$$

On pourrait évidemment complexifier l'« équation identitaire », pour s'inspirer de la méthode pédagogique d'Yvan Lamonde, et ajouter d'autres variables à la formule qui pourrait s'écrire ainsi :

$$\frac{\text{Pauvre Petit Perdant}}{\text{Gros Grand Gagnant}} + \frac{\text{Agneau Innocent} \rightarrow \text{Victime} \rightarrow \text{Guerrier Agresseur}}{\text{Oppresseur}} = \frac{\text{Nous}}{\text{Autres}} + \frac{\text{Progressistes}}{\text{Réactionnaires}}$$

Selon cette formule, le Québécois « archétypé » et archétypal (auquel s'oppose un Autre tout aussi « archétypé » et archétypal) est celui qui, puisqu'il appartient au clan des Pauvres Petits Perdants, est aussi celui qui est une Victime dans l'ordre du monde, ce qui fait de lui un Progressiste par condition et par obligation, car le Québécois est pour le changement au profit des damnés de tous les systèmes dont il est solidaire par appariement symbolique. Et, de fait, il existe une représentation idéale-typique du Québécois qui veut qu'il soit un être de gauche (au moins de centre-gauche ou social-démocrate), rebelle aux pouvoirs (à celui du Capital surtout), avant-gardiste dans ses visions du monde, contestataire, altruiste, soucieux du sort de la veuve et de l'orphelin (aujourd'hui remplacés par la monoparentale et le décrocheur) et, bien sûr, anti-impérialiste. Dans l'identitaire et l'imaginaire collectif, le Québécois est celui qui épouse la cause de tous les Éplorés et Empêchés de la planète, car il se reconnaît dans cette condition misérable, témoignage d'une situation de Souffrance séculaire — *soft* ou *hard,* c'est selon chacun — qui définit son historicité particulière. Voilà une deuxième raison possible au fait que les Québécois soient descendus aussi nombreux dans la rue en février 2003, manière de protester contre une guerre jugée injuste et, par la même occasion, de se rappeler à Eux-Mêmes dans leur condition de Progressistes tous azimuts, de Solidaires de la cause des Opprimés et de Résistants à la bêtise des Puissants.

Sans prétendre épuiser le sujet, avançons une troisième cause éventuelle pour expliquer la réticence apparente des Québécois, au chapitre de leur rhétorique identitaire tout au moins, à souscrire à l'engagement militaire et à faire du conflit guerrier une référence positive, voire seulement intégrable, à leur mémoire collective.

En tant que groupement minoritaire au Canada et joueur mineur dans l'ordre nord-américain, dans le système atlantique, dans le pan-américanisme en construction ou dans la mondialisation contemporaine, les Québécois n'ont jamais eu — et n'ont toujours pas — intérêt à ce que les rapports entre groupements, nations ou collectivités se radicalisent au point de déboucher sur le conflit tranché ou la guerre. On peut comprendre pourquoi. Le propre des petites collectivités est en effet (d'essayer) de se tailler un espace d'évolution dans les lieux qui leur sont laissés par les grands joueurs. Plus la dynamique politique est à la collaboration ou à la négociation, plus les petites collectivités ont une chance de se faire valoir et de poser les conditions favorables à leur existence. Cela ne veut évidemment pas dire que les petites collectivités se représentent comme des actrices passives de leur destin. Dans le cas du Québec, c'est le contraire qui est vrai. On sait à quel point la figure du Rebelle — depuis le coureur de bois jusqu'à Gilles Duceppe, sorte de *Trickster* au sein du système fédéral — est centrale dans l'imaginaire et l'identitaire des Québécois d'héritage canadien-français. Mais le Rebelle, précisément, se distingue du Révolutionnaire. Alors que le Révolutionnaire va jusqu'au bout de son programme ou de ses utopies, au point de jouer sa vie dans une opération quitte ou double, le Rebelle se donne pour mandat de porter un rapport de force à ses limites, sans toutefois outrepasser le point de non-retour. En fait, le Rebelle est celui qui sait qu'il n'aura d'avenir que dans le cadre d'une délibération continue avec l'Autre, délibération qu'il veut exploiter à son avantage en maintenant une tension optimale avec son interlocuteur. Or, le conflit ouvert et la guerre marquent précisément la fin du dialogue et la rupture du rapport de force. En pareil contexte, non seulement le point de vue du Petit ou du Minoritaire n'est plus entendu, mais l'ambivalence n'est pas davantage possible. La situation tranchée oblige en effet à choisir son camp unique. Être d'un bord signifie ne pas pouvoir être de l'autre bord. Or, cette attitude est contraire à la tradition politique des Québécois d'héritage canadien-français qui ont toujours recherché une position mitoyenne entre les extrêmes. Pour ces derniers, l'univocité, qui est une forme de radicalité, est en effet une position dangereuse, car elle n'offre aucune porte de sortie ni garantie d'échappatoire. Voilà pourquoi la guerre ne peut être vue par eux comme une solution aux tensions inéluctables de l'histoire. La voie militaire est en effet un moyen radical et univoque d'imposer aux plus faibles la loi des plus forts. La guerre est une option démissionnaire devant la complexité des choses alors même que, pour les Québécois d'héritage canadien-français, voire pour les Québécois tout court

maintenant, la seule fonction acceptable du Soldat est de se faire missionnaire pour la cause humanitaire. Résister à la guerre, pour les Québécois (d'héritage canadien-français), c'est non seulement revêtir la toge honorable du Désobéissant juste ou du Rebelle progressiste, c'est également lutter contre l'embrigadement du monde dans un dessein unique et univoque — celui de la Pax Americana et la USrule dans le cas de la guerre d'Irak.

On dira du propos de cet article qu'il ne correspond pas à la réalité vécue des Québécois ; que ces derniers, y compris les francophones d'héritage canadien-français en leur sein, ne forment pas un bloc monolithique sur le plan idéologique ; et que le fait militaire, sans être dominant, fut et reste présent dans l'histoire québécoise. On aura raison. Mon intention n'était pas de décrire l'agir effectif des Québécois, qui est évidemment irréductible au Même ou à l'Unique, mais de pénétrer au cœur de leur imaginaire et de leur identitaire collectifs. Or, s'ils s'enracinement dans certains faits du passé, il est rare qu'un imaginaire et qu'un identitaire collectif correspondent à la réalité vécue des acteurs dans l'histoire. L'identitaire et l'imaginaire collectifs consistent plutôt en des autoreprésentations à l'intérieur desquelles bien des contradictions et paradoxes sont effacés ou sublimés aux fins d'assurer la cohérence d'un groupement et d'accoler un sens spécifique à sa destinée. Les hypothèses exploratoires ici formulées pour expliquer la distance qu'aiment bien prendre les Québécois à l'égard du conflit guerrier appellent encore validation. Mon intuition est toutefois de dire que cette distance ne tient pas du hasard. Au-delà des facteurs conjoncturels et des causes ponctuelles qui, dans le cas de l'Irak, ont pu nourrir la mobilisation des Québécois, la résistance à l'idée de la guerre se comprend chez eux à l'aune d'une culture politique dont j'ai essayé d'identifier quelques topiques importants. Cerner tous les éléments et référents de cette culture politique, et par la suite établir leur dynamique relationnelle, serait se donner les moyens de saisir l'identité d'un groupement dans ce qu'elle a d'historique et de fictif tout à la fois, c'est-à-dire de mythistorique.

Endnotes

[1] L'expression est de Svend Robinson. Je remercie Antoine Robitaille, journaliste au quotidien *Le Devoir,* de m'avoir transmis un dossier de presse relatif à la mobilisation des Québécois contre la guerre en Irak. On lira l'article fort intéressant du collègue : « Les Québécois, pacifistes ou pacifiques », dans *L'Annuaire du Québec 2004,* sous la dir. de Michel Venne, Montréal, Fides, 2003, p. 53-64.

[2] Bien mise en récit par Pierre Berton qui a consacré plusieurs de ses ouvrages sur la saga canadienne à des événements de type militaire. Voir Mathieu Roy, « Pierre Berton, grand parolier de l'identité canadienne », mémoire de maîtrise, département d'histoire, Université Laval, 2004.

[3] Pensons aux Serge Bernier, Jean Lamarre, Jean-Pierre Gagnon, Roch Legault, Béatrice Richard et à tous ceux qui, impulsés par l'infatigable Robert Comeau, ont produit des monographies fort intéressantes. Dans la tradition historiographique du Canada français, le Québec y compris, l'histoire militaire reste néanmoins mineure par rapport à la place qu'occupe cette histoire dans l'historiographie du Canada anglais.

[4] Voir à ce sujet notre brève synthèse intitulée *Le Québec, les Québécois. Un parcours historique,* Montréal/Québec, Fides/Musée de la civilisation, 2004.

[5] Je pense ici à Jacques Parizeau qui, voulant faire preuve d'« astuce » pour amener les Québécois à voter OUI au dernier référendum sur la souveraineté-partenariat, a suscité beaucoup de réprobation chez les souverainistes comme chez les fédéralistes.

[6] Ces deux termes : « disparaître » et « s'écraser », sonnent très fort dans l'imaginaire collectif des Québécois d'héritage canadien-français. Utilisé comme titre d'un documentaire auquel Lise Payette fut associée en 1989, le premier avait provoqué une véritable commotion dans l'espace public québécois. Le second, utilisé pour qualifier l'attitude de Robert Bourassa au moment des négociations entourant les accords du lac Meech (1990), avait irrité l'opinion publique contre le Premier ministre du Québec.

[7] « À la manière de » signifie ici parenté générique de situation et non pas proximité empirique de condition. En effet, personne ne soutiendrait sérieusement que la condition vécue par la population irakienne se rapproche de celle que connaît la population québécoise.